

qui sera longue sans doute et sanglante. Je puis y trouver la mort. Je ne voulais pas mourir sans t'avoir revue, ô ma Lucienne, sans avoir obtenu ton pardon pour ce que j'ai cru, pour ce que j'ai fait, pour ce que j'ai dit.

—Oh ! mon Gauthier, dit-elle, en proie à une agitation extrême, vous ne me croyez donc plus coupable ? Qui vous a dit ?

—J'ai reçu, à Paris, une lettre signée Courlande. Cette lettre me disait que vous étiez toujours digne d'être aimée. Ce nom m'est inconnu. Mais moi je ne demandais qu'à croire. J'étais si malheureux de votre abandon.

—Et vous avez bien fait de croire ce que vous a dit cet homme. Il nous est dévoué. C'est lui peut-être qui vengera votre père.

Elle s'éloigna de Gauthier, dépassa le bouquet d'arbres et écouta, la tête penchée, le corps courbé.

—Qu'écoutez-vous, Lucienne ?

—Oh ! Gauthier, Claudine, Claudine.

—Eh bien ?

—Votre forme brûlée ! Claudine blessée dangereusement !

—Oh ! mon Dieu !

—Nous l'avons recueillie, à la fabrique, depuis trois jours, et cette nuit, dans un accès de délire, elle a retiré les bandages de sa plaie, une hémorragie s'en est suivie, puis une syncope. Et Jean de Montmayeur que vous avez vu passer allait à Garches chercher le chirurgien allemand qui la soigne.

—Ma pauvre petite sœur ! dit Gauthier alarmé, ne songeant qu'à la jeune fille et pas du tout au désastre de la ferme que Lucienne lui annonçait. Puis, tout à coup :

—Lucienne, je n'ai que quelques minutes à vous consacrer. Je ne voudrais pas mourir sans entendre une dernière fois l'aveu de votre amour, sans être certain de votre pardon. M'aimez-vous toujours, Lucienne, et me pardonnez-vous ?

—Si je vous aime ! murmura la pauvre fille avec une tendresse infinie. Si je vous aime, Gauthier.

—Et vous me pardonnez ?

—Qu'ai-je à vous pardonner ? Toutes les apparences, des apparences qui étaient des preuves, n'étaient-elles pas contre moi ?

—C'est vrai ? dit-il d'une voix sourde. Voulez-vous, si je dois mourir demain, que je meure tranquille, heureux ?

—Que parlez-vous de mourir ?

—Le voulez-vous ?

—Si je le veux, Gauthier ! dit-elle en plourant.

—Eh bien, répondez-moi.

—Que desirez-vous savoir ?

—Pourquoi avez-vous quitté votre mère adoptive ? Pourquoi avez-vous fui la maison de Doriat ?

—Il y a quelques jours, Gauthier, je n'aurais pu répondre à votre question. Je m'étais imposé une mission pour l'exécution de laquelle il fallait garder le secret, un secret absolu.

—Et aujourd'hui ?

—Aujourd'hui, ce secret, vous le connaîtrez.

—Ah !

—A une condition. Il faut que vous me juriez que vous n'entreprendrez rien qui puisse mettre obstacle à nos projets.

—Je vous le jure, Lucienne, mais je ne comprends pas.

—Vous allez comprendre. Interrogez-moi, je répondrai.

—Pourquoi vous êtes-vous laissé chasser de chez Doriat ? Votre mère vous accusait d'aimer Montmayeur, oh ! Lucienne !

—Ce n'était pas vrai.

—Vous n'avez prouvé rien pour votre défense. Si vous ne l'aimez pas cet homme, que je hais moi, sans m'expliquer les raisons de ma haine, pourquoi vous retrouvez-je ici, dans sa maison même, vivant avec lui ?

—C'est que je veux sa perte, Gauthier.

—Pourquoi ?

—Il m'aime ardemment.

—Il vous aime et vous voulez le perdre ? Que vous a-t-il donc fait ? que rêvez-vous ? quel projet ?

—Ah ! Gauthier, si vous saviez ! cela est si terrible, ce que je vais vous dire.

—Parlez ! Parlez, je vous en supplie !

—Cet homme, Gauthier, ce Montmayeur mau-

dit, que je hais et qui me fait horreur, et devant lequel je joue l'effroyable comédie d'un amour dont la seule pensée me fait rougir, cet homme...

Elle s'arrêta pour écouter. Il lui avait semblé entendre au loin un bruit de pas dans la nuit. Elle se rassura.

—Cet homme, Gauthier, reprit elle d'une voix basse et tremblante, a assassiné votre père.

Il eut une exclamation d'horreur.

—Lui ! lui !

Il avait saisi les mains de Lucienne et les serrait avec force.

—Tu ne te trompes pas ? C'est bien Montmayeur que tu as nommé ?

—Je ne me trompes pas.

—Ah ! le misérable ! le misérable ! Et je viens de le voir passer tout à l'heure, près de moi, sans me douter. Ah ! comme j'avais raison de le haïr !

Et les poings crispés, il semblait vouloir s'élançer dans la direction de Garches où avait disparu Montmayeur.

—Prends garde, Gauthier, prends garde ! Souviens-toi de ce que tu m'as promis. Ce secret, il faut que tu le conserves au fond de ton cœur comme je l'ai conservé, ainsi que Claudine, jure-le encore, jure-le encore.

—Ah ! tu m'en demandes trop. Je ne pourrai jamais.

—Tu ne veux donc pas que je sauve Doriat, le pauvre homme, injustement condamné.

—Je ne pourrai pas, te dis-je. Ah ! le misérable !

—Tu ne veux donc pas venger ton père ? Tu as donc oublié le cadavre ensanglanté étendu dans la chambre pleine de ténèbres, et auprès duquel nous avons prié tous les deux ?

—Non, je ne l'ai pas oublié ! Pauvre père ? Comment veux-tu que j'oublie pareil spectacle ? Mais puisque l'assassin est connu, pourquoi tarder ? Pourquoi ne pas l'accuser publiquement ? Pourquoi ne pas le châtier ?

—Parce que faire ce que tu me demandes est impossible !

—Impossible ?

—Il n'y a pas de preuves !

—Raconte-moi tout.

Lucienne lui fit l'histoire de tous les événements que nos lecteurs connaissent. Effaré, Gauthier l'écoutait sans l'interrompre. Lucienne parlait rapidement par phrases hachées. Quand elle eut fini, Gauthier lui embrassait les mains.

—Oh ! Lucienne, chère enfant ! murmurait-il. Comment reconnaitrai-je jamais ton dévouement, ton sublime sacrifice. Mais, va ! prends patience Tu as perdu ton honneur de jeune fille pour le monde mais quand on connaîtra ton abnégation, et quand on te verra à mon bras fière et heureuse, on saluera en toi l'amour filial dans ce qu'il aura eu de plus noble et de plus généreux ! Et après un court silence : Mais il me semble que c'est une profanation de te laisser chez cet homme. Pourquoi ne rentres-tu pas chez Marie Doriat ?

—Je n'y rentrerai que lorsque Montmayeur sera puni.

—Aô ! ce jour ! Arrivera-t-il jamais ?

—Plus tôt peut-être que tu ne le crois.

—Tant mieux. Et que Dieu me conserve la vie, d'ici là.

—Mais tu ne peux rester plus longtemps près de moi, Gauthier. Montmayeur, s'il revenait, nous trouverait ensemble. Nous serions perdus. Et puis, ton devoir, ami, n'est pas où je suis.

Et montrant du geste la nuit profonde, au fond de laquelle le Mont Valérien protégeait la concentration de l'armée française :

—Puisque demain l'or doit se battre, ta place est là.

—J'y vais ! dit simplement le jeune homme. Et il s'éloigna, avec précaution, s'arrêtant presque à chaque pas, pendant que Lucienne elle-même rentrait à la fabrique. Et à peine tous les deux avaient-ils quitté le bouquet d'arbres qu'un homme s'en dégageait, chancelant sous le coup d'une effroyable émotion et se mettait à la poursuite de Lucienne. C'était Montmayeur. Il la rejoignit avant qu'elle pénétrât dans la fabrique.

—Ah ! dit-elle, vous ne ramenez pas le médecin allemand.

—Non, dit-il d'une voix altérée.

—Pourquoi ?

—Je ne l'ai pas trouvé. Il est, paraît-il, aux ambulances de Versailles, par ordre du quartier général. Il ne sera de retour que demain dans le courant de la journée.

—Mais, avant demain, ma sœur peut mourir !

Et Lucienne se précipita dans la maison. A son dernier mot, Montmayeur avait eu un mauvais sourire. Il avait murmuré :

—Je l'espère bien !

Lucienne ne soupçonnait pas encore la profondeur de cette âme criminelle. Montmayeur voyant Claudine plus mal et déjanté, espérait un dénouement fatal, qui lui eût épargné un nouveau meurtre, auquel il était résigné mais qui lui répugnait malgré tout. Il ne s'était même pas donné la peine d'aller jusqu'à Garches. Il s'était arrêté en chemin et n'avait pas cherché le major allemand. En revenant il avait entendu parler, avait cru reconnaître la voix de Lucienne, s'était approché en se cachant. "Elle me trompait. Elle ne m'aime pas. Elle ne m'a jamais aimé. Elle ne cherche que la vengeance. Elle n'a pour moi dans son cœur que de la haine !" Et une torture sans nom le brisait. C'est qu'il avait beau être un assassin et un voleur, c'est qu'il avait beau rêver un nouveau crime, n'avoir ni foi ni conscience, il aimait Lucienne, il l'aimait follement, et il sentait que son amour lui-même, devenu impossible à présent, allait être criminel.

Il voulait qu'elle fût à lui, cette enfant, et il n'était pas homme à reculer devant une tentative qui la lui livrerait. Il en était arrivé à ce point d'affolement qu'il envisageait sa mort, à lui, comme possible et même prochaine, si cette mort devait être payée par la possession de Lucienne. Il avait laissé la jeune fille rentrer dans la fabrique. Lui était resté dehors. Tout à coup il se mit à courir dans la direction que Gauthier a prise. Le jeune homme ne peut être loin. Quelques secondes se passent. Il le rejoint. Gauthier se croyant poursuivi, avait voulu se cacher. Montmayeur ne lui en avait pas laissé le temps. Les nuages cachaient de nouveau les étoiles et l'obscurité était intense.

—Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? demanda Gauthier.

—Je voudrais vous parler.

—Qui êtes-vous encore une fois ?

—Regardez-moi de plus près. Vous me reconnaîtrez.

—Jean de Montmayeur ! Ah !

Il retint dans sa gorge les mots de voleur et d'assassin. Il se souvint de ce que Lucienne lui avait fait jurer.

—Claudine, votre sœur adoptive se meurt. Lucienne lui a dit qu'elle venait de vous voir. Elle voudrait vous embrasser avant de mourir. Lucienne et Claudine vous réclament. Je me suis élançé à votre poursuite.

Gauthier hésite une seconde. Il a comme le vague pressentiment d'un piège qui lui est tendu. Mais il réfléchit que Lucienne, tout à l'heure, lui a annoncé que Claudine était en danger. Montmayeur ne ment donc pas. Et puis, il est si près de la fabrique, quelques minutes seulement, le temps d'embrasser Claudine et il repart. Il aura bien le temps de regagner les lignes françaises. La nuit n'est pas près de sa fin.

—Allons, dit-il à Montmayeur d'une voix brève, allons, je vous suis !

Montmayeur marche en avant d'un pas rapide. Ses yeux brillent. Un sourire erre sur ses lèvres. Ils arrivent. Montmayeur ouvre la porte.

—Suivez-moi.

L'escalier est obscur. Ils montent. Montmayeur ne s'arrête pas au premier étage. Et cependant c'est au premier étage que se trouve la chambre de Claudine. Il monta au second. Gauthier continue de le suivre. Montmayeur ouvre une porte : "Entrez !"

Gauthier fait deux pas et se trouve dans une chambre obscure. Il s'arrête. De nouveau lui revient le pressentiment qu'il a eu tout à l'heure.

—Claudine ? demande-t-il, où est Claudine ?

Il entend derrière lui une porte qui se reforme à clef. Montmayeur allume une bougie. Gauthier jette autour de lui un regard étonné. Il se trouve dans le cabinet où Montmayeur fait ses expériences de chimie. Pourquoi le misérable l'a-t-il conduit-là ? La vague lumière répandue